

XYZ. La revue de la nouvelle

Un genre aux sentiers qui bifurquent...

Christiane Lahaie



Numéro 132, hiver 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87436ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lahaie, C. (2017). Un genre aux sentiers qui bifurquent.... *XYZ. La revue de la nouvelle*, (132), 77–89.

Un genre aux sentiers qui bifurquent...

Christiane Lahaie

ON NE SAURAIT se tromper en affirmant que la production novellière de la dernière année se démarque par son étonnante variété, voire son éclectisme. Pour le dire simplement : il y en a pour tous les goûts. On peut néanmoins emprunter trois chemins : celui qui mène à des imaginaires que l'on pourrait qualifier de « régionaux » ; cet autre qui va du côté de l'imaginaire urbain ; un dernier, et non le moindre, qui permet d'explorer l'imaginaire autochtone. À cet itinéraire s'ajoute une bifurcation : un tout petit sentier débouchant sur l'expérimentation formelle.

Vers un nouveau « régionalisme » ?

Lauréate, à juste titre, du prix Adrienne-Choquette de la nouvelle en 2017, *Le bleu des rives*¹ de Marie-Claude Lapalme tient à la fois du fantastique et de la ruralité. Mais une ruralité particulière, les lieux diégétiques n'étant jamais précisés géographiquement, mais évoquant tout de même l'éloignement. Une chose demeure certaine : on est en forêt, au bord d'un lac anonyme. C'est l'été, l'automne ou l'hiver. Peu importe, car ce recueil envoûtant, premier opus de cette auteure de grand talent, met en scène un espace-temps proche du mythe. On a donc affaire à un fantastique tout en finesse, confinant souvent à l'onirisme, au songe. Le style de Lapalme, d'une beauté à couper le souffle, porte ainsi des destins complexes et des vies éthérées. « Te souviens-tu du lac de ton enfance ? » : ainsi débute la nouvelle éponyme qui ouvre le recueil. Ce texte hypnotique met en scène une

1. Marie-Claude Lapalme, *Le bleu des rives*, Québec, Septentrion, coll. « Hamaç », 2016.

femme jamais nommée, que la narration interpelle au « tu », de même qu'une créature lacustre, racontée à la troisième personne. Entre les deux personnages, un étrange ballet s'installe peu à peu, jusqu'à leur inévitable rencontre. « Avalon » raconte le drame de Geneviève, laquelle espère retrouver sa sœur qui a fugué et qu'on n'a jamais revue, comme si elle avait été adoptée par la forêt... « La fenêtre de Christian », nouvelle sublime, parle du deuil d'un enfant en allé dont la main, un beau matin d'hiver, a pourtant laissé une trace sur un carreau de verre. Finalement, « Plages de givre » constitue une sorte d'hommage au pouvoir libérateur des mots et de l'écriture. Il faut donc lire Lapalme. Absolument. Une belle, très belle découverte. On comprend qu'un jury ait pu être séduit par *Le bleu des rives*.

*Le basketball et ses fondamentaux*², comme son titre l'indique, constitue le sujet, ou l'arrière-plan, de tous les textes de ce recueil de neuf nouvelles de William S. Messier, nouvelles suivies d'une sorte d'« art poétique ». Les intrigues, surtout campées à Granby, dressent un portrait teinté d'ironie de la ville d'origine de l'auteur. « Glossaire », texte proposé en ouverture, donne le ton, les diverses stratégies du basketball y servant à expliquer les comportements d'un groupe d'adolescents. Plus loin, « La défaite de Big Dawg » raconte les déboires d'une ancienne vedette locale. Ce grand gaillard — il fait six pieds huit pouces — revient après des « études » dans une université américaine qui n'ont débouché sur rien. Il rate même une occasion en or de s'assurer un avenir quand on lui offre de participer à la tournée des célèbres Globetrotters. Croyant qu'il s'agit d'un match sérieux, il outrepassa son rôle de faire-valoir et, s'interposant entre les vedettes, gâche le spectacle... Ainsi, plusieurs nouvelles établissent un rapport analogique entre le basketball et la vie. « Les deltaplanes » montre le quotidien d'employés de bureau qui s'imaginent des complots de la part de la direction visant à restreindre leur espace de travail; « Wu-tang »,

2. William S. Messier, *Le basketball et ses fondamentaux*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Polygraphe », 2017.

la plus longue nouvelle du recueil, met en scène un ancien policier de Granby, entraîneur bénévole d'une équipe de filles. L'action se déroule dans un futur proche où le réchauffement climatique et une erreur humaine déclenchent une invasion d'abeilles tueuses qui force les habitants à se cloîtrer presque en permanence. Enfin, « A-OK ou La capitale du bonheur » ressemble à un essai autobiographique, lequel porte sur le milieu dans lequel a grandi Messier (entre littérature et oralité) et les influences du basketball et du hip-hop, dans la mesure où ces derniers ont été assimilés par de jeunes Blancs vivant en région. Il ne fait aucun doute que Messier sait construire un récit et mettre des mots crédibles dans la bouche de ses personnages colorés. Un rythme voisin du hip-hop ponctue ses textes somme toute intimistes. Le projet de fonder un recueil de nouvelles sur le basketball et sa culture n'est pas gratuit ici ; il illustre à quel point on aurait tort de se fier à l'apparente banalité d'un lieu de vie, quel qu'il soit.

En guise de suite à *Méchantes menteries et vérités vraies*, les *Histoires centricaises*³ de Jean-Pierre April se déroulent dans la région administrative qu'on désigne sous le vocable de Centre-du-Québec, soit à Drummondville, à Victoriaville ou à Norbertville, notamment. Encore une fois, on ne doit pas se laisser leurrer par ce souci de réalisme car, en fin de compte, c'est l'imaginaire et non le réel qui prime dans ces récits aux allures de contes moraux, à la fois facétieux, tendres et empreints d'une indéniable touche de modernité. « Mémère Thibodeau monte au ciel » ouvre le bal de manière loufoque, puisqu'on y raconte l'histoire d'une vieille dame qu'on veille et qu'on s'empresse de mettre au congélateur dès qu'on la croit morte, ce qui ne serait pas encore tout à fait le cas... Ti-Pierrot, un de ses petits-fils, l'accompagnerait ainsi dans son périple vers le paradis. Mais n'est-ce pas plutôt le garçon qui, tombé au fond du congélateur et transi de froid, a commencé à délirer ? On retrouve cette sorte

3. Jean-Pierre April, *Histoires centricaises*, Québec, Septentrion, coll. « Hamac », 2017.

d'humour noir ailleurs : « Dans le garage », par exemple, raconte comment Bruno découvre trop tôt à quel point son père, Fernand Gamache, est un être médiocre et dépourvu de scrupules. Même chose dans « L'amateur de poitrines féminines », où un voyeur se fait prendre à son propre jeu. Le texte central, « Retrouvailles à Victo », remporte toutefois la palme en ce qui a trait à la remise en question des conventions et de la bienséance. Siméon aimait Gloria, mais l'a quittée quand un accident a privé la jeune femme de ses jambes. Sous le prétexte d'un conventum, l'homme la retrouve et lui fait l'amour (façon de parler...) sans savoir qu'il est l'objet d'une subtile machination. D'une sensualité tout à fait extravagante, ce texte vaut à lui seul le détour. Le talent de conteur de Jean-Pierre April ne se dément pas dans *Histoires centricois*. On rit, on pleure et, par moments, on est bien obligé de réfléchir...

Situées en Mauricie, et dans un tout autre registre, les histoires narrées dans le collectif *Les murmurantes*⁴ proposent six intrigues fantastiques inspirées des contes et des légendes propres à la région. Le recueil oscillant entre onirisme et horreur, entre surnaturel envoûtant et réalisme cru, on sera charmé ou rebuté par ces textes entrecoupés d'illustrations de Joanie Gélinas. Les « murmurantes », ce sont ces rivières qui sillonnent le territoire, mais aussi ces entités visibles et invisibles qui le peuplent. Ainsi, dans « Les heures indolentes » d'Ariane Gélinas, la jeune citadine Damiane se rend à Clova, un village peu peuplé, pour voir le paysage et explorer les environs : mauvaise idée. Les lieux sont pratiquement déserts, et les quelques occupants la reçoivent avec une froideur inquiétante. Damiane a, en fait, mis les pieds dans le repaire d'une secte aux desseins diaboliques... « Silvestris » de Raphaëlle B. Adam met en scène deux temporalités pour montrer que le malheur a des allures

4. Raphaëlle B. Adam, Michel Châteauneuf, Mathieu Croisetière, Frédéric Durand, Ariane Gélinas, François Martin, *Les murmurantes* (sous la direction d'Ariane Gélinas avec la collaboration de Frédéric Durand), Sherbrooke, Les six brumes, 2016.

de fatalité à Saint-Adelphe. Depuis longtemps, en effet, de mystérieuses créatures d'ombre hantent le secteur et enlèvent des nouveau-nés, car l'abondance des récoltes et le bonheur de vivre ont un prix. Le texte de Frédéric Durand, « Le saloon des deux crânes », lequel clôt le recueil, flirte quant à lui avec la veine *gore* du fantastique. Deux amants désenchantés et sur le point de se quitter se rendent à Saint-Tite pour le fameux festival western qui s'y déroule chaque année. Encore là : initiative malheureuse. Non seulement ils y côtoient une foule vulgaire et ivre, mais ils pénètrent dans le Saloon des deux crânes, endroit de perdition qui va les faire basculer dans le bon vieux temps, là où on pouvait tuer son prochain sans que la justice s'en mêle. Certes inégal, comme c'est souvent le cas quand on parle de collectifs, le recueil *Les murmurantes* offre néanmoins une vision déroutante et variée de la Mauricie, et montre surtout à quel point son passé est riche de légendes et de contes encore bien vivants.

Exquises urbanités

*Combien de temps encore ?*⁵, neuvième recueil de nouvelles de Gilles Archambault, parle de la vie qui reste. Des jours désormais comptés et de la solitude qui accompagne la vieillesse. Le regard des protagonistes d'Archambault, résolument tourné vers le passé, sert à effectuer de nombreux constats. Dans « Deux petits lacs », un vieux velléitaire parle de la femme exceptionnelle qu'il a quittée, faute de se sentir à la hauteur. Or, il sait au fond qu'il est parti par simple lâcheté. « Heureux nous vivrons », texte à saveur hautement autobiographique, cède la parole à un intellectuel âgé, écrivain de son état, qui se demande s'il a comblé les désirs de sa défunte épouse. Poser la question... « Une si belle fille » évoque le destin tragique d'une collègue de travail qui opte pour le suicide, à défaut de pouvoir être heureuse, et celui, non moins tragique, du collègue et amant qui n'a pas su la sauver. Le dernier texte, éponyme du recueil, donne la parole à un

5. Gilles Archambault, *Combien de temps encore ?*, Montréal, Boréal, 2017.

homme qui fuit les mondanités montréalaises et voit la mort approcher. Tout indique que plus le temps passe, plus celle-ci lui sourit alors que la vie a tendance à l'effrayer. Sagesse ou résignation ? Les vingt-quatre courtes nouvelles de *Combien de temps encore ?* se lisent dans une sorte de continuité. Telle une pensée qui se construit au fil du temps et de la mémoire endolorie, avec un brin de sérénité. Il y a, dans ce recueil, un « je » prédominant ; on dirait celui d'Archambault lui-même en train d'ironiser sur sa propre existence. Ce « je », on l'apprécie pour sa simplicité et sa modestie. Et, aussi, pour sa déroutante lucidité.

Par ailleurs, il ne faut pas se laisser berner par le titre du sixième recueil de Jean-Paul Beaumier, *Et si on avait un autre chien ?*⁶, car le livre parle lui aussi de l'usure du temps (« L'autre rive »), des regrets qui jalonnent l'existence (« Tête d'affiche ») et des paroles échangées qui, bien souvent, ne sont que du silence déguisé (« Séduisez-moi »). Par petites touches discrètes et dans une langue châtiée, voire précieuse, Beaumier fait apparaître des animaux de compagnie, çà et là, pour mieux détourner notre attention de son véritable propos : à quoi sert la littérature et dans quelle mesure aide-t-elle à vivre ? Certes, on croise un bouvier bernois et, sur une plage, un golden retriever, ainsi que des chats, dont Vitamine et Ygrek. Et tous ces êtres à quatre pattes s'avèrent des passeurs, des psychopompes, qui aident les humains à traverser les diverses étapes de leur vie (« La mort d'Utopie » ; « Dénouement »), mais ce dont traite vraiment ce recueil marqué aux sceaux de l'intratextualité (les textes se recoupent entre eux) et de l'intertextualité (nombreuses sont les références à de grandes œuvres littéraires dont *Prochain épisode* d'Hubert Aquin), c'est du pouvoir des mots, de la difficulté d'écrire des choses signifiantes, universelles, éternelles. Bref, du droit de mentir (« C'est pas juste » n'ouvre pas le recueil pour rien...) pour espérer toucher à un peu de vérité, ici, avec un léger accent borgésien...

6. Jean-Paul Beaumier, *Et si on avait un autre chien ?*, Montréal, Druide, coll. « Écartés », 2017.

Et quelle plume étonnante que celle de Michael Delisle, laquelle se fait à la fois douce et tranchante dans *Le palais de la fatigue*⁷. Six nouvelles campées à Montréal et ses banlieues se côtoient dans ce recueil homogène, où il est question de filiation, d'enfance, d'amours compliquées. Bref, de la vie ! Sur un ton goguenard, « L'ours noir » raconte comment une famille ordinaire (mais peut-être pas si ordinaire après tout : une mère qui se prostitue pour se payer une maison et du tapis *shag* ; un fils qui rêve de la Bretagne et l'autre qui rêve de devenir poète) se retrouve avec un véritable ourson à sa charge. Critique d'un certain mode de vie privilégiant les apparences, « L'ours noir » fait sourire, mais frôle aussi le pathétique. Dans « Le palais de la fatigue », on retrouve un personnage (qui pourrait être l'un des deux frères du texte précédent) à son entrée au cégep. Là, il fait la connaissance d'une jeune fille bohème qui devient son amie, et rencontre un prof qui l'aide dans son cheminement d'écrivain et dont il devient bientôt l'amant. Hélas, tout change avec les années, et l'amie échoue derrière un comptoir de banque tandis que le professeur largue le protagoniste dont la calvitie naissante trahit l'âge et la perte d'un certain *sex-appeal*... « Ne bouge plus », l'ultime texte du recueil, réunit le protagoniste écrivain et son ami Jogues, un photographe qui a décidé de mettre un terme à son activité créatrice. Il n'en faut pas davantage pour que l'écrivain se remette au travail « pour voir à quoi la vie ressemble, une fois écrite ». Recueil aux forts accents autobiographiques, *Le palais de la fatigue* ressemble à un roman fragmenté, incomplet, inachevé. Cela ne brime toutefois en rien le lecteur, qui ne peut que prendre plaisir à combler les vides laissés sciemment par l'auteur.

Si Michael Delisle s'ingénie à ne pas tout dire, on ne peut que constater à quel point, chez Chloé Savoie-Bernard, la parole vaut de l'or. *Des femmes savantes*⁸, son premier recueil de nouvelles, ne laisse en effet planer aucun doute sur le devenir (ou l'absence de devenir ?) de jeunes citadines

7. Michael Delisle, *Le palais de la fatigue*, Montréal, Boréal, 2017.

8. Chloé Savoie-Bernard, *Des femmes savantes*, Montréal, Triptyque, 2016.

amères, déçues par les amours éphémères qui traversent leur vie. Et disons-le tout de go : à force de fréquenter les protagonistes de Savoie-Bernard, on finit par se demander si l'amour n'est pas définitivement mort chez les enfants nés autour du nouveau millénaire. De fait, *Des femmes savantes*, sorte de clin d'œil à Molière, mais sur le mode *trash*, narre les frasques de jeunes femmes en proie à la névrose (« Tu baignes dans la lumière »), la désillusion (« Vœux »), l'aliénation féminine (« Être une chatte », « Liste des raisons pour lesquelles tu devrais m'aimer », « Nue ») ou la mesquinerie (« En guise d'excuses à Cindy »). Jusqu'à un certain point, ces jeunes femmes se ressemblent toutes. Elles font face à la même solitude, au même mal-être et à un semblable besoin — maladif — de plaire, de sorte qu'on a l'impression que la protagoniste du texte liminaire (« Tu baignes dans la lumière ») se réincarne d'une nouvelle à l'autre, sans forcément se réinventer. Il ne fait aucun doute que *Des femmes savantes* reste à prendre au second degré, le titre du recueil en constituant l'indice le plus prégnant... Il n'en demeure pas moins que c'est du côté de l'expression, du rythme, du phrasé nerveux et de la langue décomplexée qu'il faut chercher pour véritablement apprécier le travail de Savoie-Bernard.

Séjour en Autochtonie

Sous la direction de Michel Jean, le collectif intitulé *Amun*⁹ (« rassemblement » en langue innue) réunit dix plumes issues des Premières Nations. Parmi elles figurent Joséphine Bacon, Natasha Kanapé Fontaine, Jean Sioui et Louis-Karl Picard-Sioui. Les textes abordent la question autochtone, parfois de front, parfois de manière détournée. Dans une langue mâtinée d'anglais et peuplée de belles images, « J'ai brûlé toutes les lettres de mon prénom » de l'Innue Natasha Kanapé Fontaine parle d'amours déchues, le « je » de la narratrice se trouvant tiraillé entre Montréal et le pays d'où elle vient. De son côté, le Wendat Louis-Karl

Picard-Sioui offre, dans « Hannibalo-God-Mozilla contre le grand vide cosmique », une vision à la fois sublime et grotesque de la condition autochtone. Dans une chronique écrite à la première personne, un homme se souvient du mépris dont il a été l'objet — dont il est encore l'objet tant il a introduit ce « kawish », injure sibylline dont on devine néanmoins la charge symbolique. Les moments du récit se situant entre 1981 et aujourd'hui, on comprend que le narrateur a cheminé, qu'il est devenu père, mais qu'il ne s'est jamais défait de cette honte qui le ronge jusqu'à l'anéantissement. « Neka », récit poignant de l'Innu Naomi Fontaine, donne la parole à une fille qui sent le besoin pressant de parler de sa mère, une femme hors du commun ayant quitté la réserve pour vivre parmi les Blancs et qui a tout fait pour rendre leur dignité à ses nombreux rejetons. « Le coup de tomahawk » du Wendat Jean Sioui de même que « Où es-tu ? » de l'Innu Michel Jean ont, pour leur part, une saveur plus didactique, voire engagée, l'un se posant en historien de son peuple, l'autre évoquant le mode de vie de ses ancêtres qui vivent de la chasse et de tout ce que la forêt a (ou avait) à offrir. Entre tradition et modernité, *Amun* a donc la couleur de la nostalgie mais aussi celle de l'espoir. Rien, cependant, ne semble gagné.

Dans ses savoureuses *Chroniques de Kitchike. La grande débarque*¹⁰, Louis-Karl Picard-Sioui récidive avec le ton irrévérencieux qu'on lui connaît de même qu'avec une posture cabotine qui lui sied bien, posture lui servant de paravent pour mieux critiquer à la fois les abus des Blancs et l'apathie de certains de ses confrères. La « Comptine de Kitchike » qui sert d'introduction au recueil a quelque chose d'éminemment programmatique : objets inspirés de croyances autochtones, pauvreté et misère morale, corruption et trahisons, réalisme et magie, tout y est déjà. Dès « Jean-Paul Paul Jean-Pierre », on a affaire à l'histoire d'un homme qui, en proie à un phénomène surnaturel qui le dépasse et qui

10. Louis-Karl Picard-Sioui, *Chroniques de Kitchike. La grande débarque*, Wendake, Hannenorak, 2017.

semble émaner du progrès et des nouvelles technologies, se réfugie dans son atelier pour « gossier » du bois. Plus tendre, « Augures » évoque le souvenir d'une femme aimée et morte que le vieux Roméo va retrouver la nuit dans la forêt. Tour à tour, « Pow-wow », « Pendant ce temps, dans la ville avoisinante » et « Chez Alphonse » racontent le quotidien de villageois un peu fous, un peu faux et dont la vie souvent étriquée souligne à traits fins les dangers du repli sur soi. Le percutant « Zombie », nouvelle écrite dans une langue râpeuse, révèle l'étendue du registre de ce conteur impénitent qu'est Picard-Siouï; « L'homme qui fait danser les étoiles » trahit de même son attachement pour le merveilleux. « La grande débarque », texte plus long, explique sur le mode de l'humour noir comment le chef Saint-Ours, grand manitou de Kitchike et superbe magouilleur devant l'Éternel, se voit forcé par un de ses commettants, Pierre Wabush, de quitter ses fonctions. Dans ce récit multifocal, suivi d'« Épilogue(s) », où le mot de la fin est réservé au « délateur » Wabush, Picard-Siouï mise sur l'autodérision, le franc-parler et l'ironie pour traiter des grandeurs et des misères de son peuple. Ainsi, sous des dehors fantaisistes, *Chroniques de Kitchike* dénonce les nombreux problèmes, collectifs et individuels, auxquels font face les populations autochtones, l'ennemi n'étant pas forcément l'Autre.

Exercices de style

Passé maître dans l'art de dire beaucoup en peu de mots, Hugues Corriveau revient avec *Cartes postales et autre courrier*¹¹. Ce recueil contient soixante-quatorze nouvelles très brèves, regroupées en huit sections : Histoires étranges, En famille, Curiosités, Amours, Histoires d'enfants, Énigmes, Exaspération et Avec tendresse. Chaque texte, d'à peine deux pages en moyenne, recèle paradoxes, secrets et ironie, le regard affûté de Corriveau sur le destin de ses semblables ne laissant rien au hasard. Dans « En prison », par exemple, une

11. Hugues Corriveau, *Cartes postales et autre courrier*, Québec, L'instant même, 2016.

femme pleine de bonnes intentions (mais sont-elles vraiment bonnes ?) choisit avec soin les photos qu'elle fera parvenir à un détenu pour qu'il tapisse les murs de sa cellule. Les parents endeuillés de « Un tableau de Marc Séguin » sèment les cendres de leur fils mort en Afghanistan sur une toile de cet artiste. Le protagoniste de « L'ultime rendez-vous » trouve dans un panier de Super C une carte postale qu'on n'a pas jetée dans la boîte aux lettres. Faut-il la détruire ou lui permettre de suivre son cours ? Enfin, « La poupée », texte saisissant, parle de cette petite fille qui reçoit un casse-tête bien étrange par la poste : une photo d'elle, nue, qui lui rappelle ce que son oncle, un jour, lui a fait subir. De fait, chez Corriveau, la cruauté et la tendresse cohabitent avec fracas. Chaque texte nous transporte dans un univers instantané, exotique ou très familier, mais toujours semblable à un diamant noir. L'éclat est bien présent, mais il faut beaucoup, beaucoup de soleil pour le faire briller. *Cartes postales et autre courrier* a tout de l'exercice de style, il est vrai. On pense à des projets antérieurs, tel *Autour des gares*. Ici, toutefois, l'économie de mots rend l'ensemble plus percutant, plus énigmatique et, peut-être, plus senti. Tout comme la carte postale a deux faces, la vie recèle ses parts d'ombre et de lumière. Et Corriveau sait jouer de la lumière, mais encore plus de l'ombre.

Pour sa part, avec *La vie est brève*¹², Chantale Gingras offre, comme le précise la quatrième de couverture « 265 fragments d'humanité en 140 caractères maximum ». Sous le générique « historiettes », ces nouvelles d'une brièveté extrême sont le fruit d'un exercice de « twittérature » : « nouveau genre littéraire dont les textes sont destinés, a priori, à une diffusion sur la plateforme de réseaux sociaux Twitter ». En fait, on pourrait dire que la twittérature n'est pas un nouveau genre littéraire, puisque de tels textes rappellent à la fois le haïku et la nouvelle éclair du type de celle qu'on attribue à Ernest Hemingway : « À vendre. Chaussures pour bébé. N'ont jamais

12. Chantale Gingras, *La vie est brève*, Québec, L'instant même, 2016.

été portées » ou encore « Knock » de Frederic Brown (« Vous êtes le dernier survivant sur Terre. Soudain, on frappe à la porte. »). Mais Gingras y apporte une touche toute personnelle, soit une subtile combinaison d'apparente légèreté du style et de gravité du propos. Le « fragment » numéro 6 l'exemplifie de manière éloquente: « Ève était fragile, aussi Luc prenait soin d'elle comme il prenait soin de sa guitare. Il la laissait dans son coin et n'y touchait jamais. » D'autres fragments fonctionnent vraiment tel un haïku. C'est le cas, par exemple, du fragment numéro 137: « Il se leva de peine et de misère, entreprit de déjeuner. Jus. Céréales. Le lait: caillé. Comme sa vie ces temps-ci. » Ainsi va *La vie est brève*, petit recueil qui se lit vite, mais sur lequel on médite longtemps.

En ce qui concerne *J'espère que tout sera bleu*¹³ de Jean Pierre Girard, ce recueil au titre énigmatique d'abord publié chez Québec Amérique, puis réédité chez L'instant même explore la vulnérabilité de personnages qui voient au-delà des apparences. Comment être sincère? Comment reconnaître et apprécier l'authenticité? Recueil hétérogène, parsemé de nombreuses envolées lyriques, ce qu'on retrouve rarement chez Girard, *J'espère que tout sera bleu* exploite une diversité de formes et de tonalités. La nouvelle liminaire, « Patience », expose la difficulté qu'il y aura à dire l'amour, après un événement cataclysmique. « Les rubans, les étoiles, la lumière » décrit une expérience confrontant microcosme et macrocosme, alors qu'une danseuse relie le ruban rouge qui retenait sa chevelure lors d'une performance à la voûte céleste qu'elle admire après son spectacle. « Le clown et l'enfant » la nouvelle la plus longue et, peut-être, la plus énigmatique du recueil, part d'une image surréaliste, celle d'un vieillard grimé en clown, bâillonné et ligoté à un fauteuil roulant enlisé sur une plage à la marée montante. S'y superpose le portrait d'une jeune fille traumatisée après avoir vu son père tuer la portée de leur chienne, traumatisme qui la pousse à appréhender fortement la venue de l'enfant

13. Jean Pierre Girard, *J'espère que tout sera bleu* [édition revue et augmentée], Québec, L'instant même, 2016 [édition originale: 2003].

qu'attend sa mère. La nouvelle « Projet de vérité », quant à elle, présente un homme incapable de se savoir aimé et qui teste jusqu'à l'absurde l'amour d'une femme idéale, tandis que « Jimmy dort » raconte comment une femme qui trompe régulièrement son mari, mais l'aime bien au fond, s'apprête néanmoins à le quitter. « Le donateur » clôt le recueil: c'est l'histoire d'un homme qui reçoit et commente, au fil des ans, des livres que lui offre son demi-frère. Mais il ment, car il n'en lit aucun. On l'aura compris, Girard interroge ici la vérité dans ce qu'elle a d'indicible et de douloureux. Le style ample et dense qu'il adopte pour traiter le sujet ne fait qu'ajouter à l'ironie du recueil. Apparemment, tant de mots ne suffisent pas à dire vrai...

Coda

De toute évidence, ce tour d'horizon de la production novellièrè québécoise récente ne suffit pas à en souligner la richesse et la diversité, voire l'éclatement. Mais des lignes de force se dessinent. Certains auteurs, certaines auteures préfèrent s'inspirer de leur « patelin »; d'autres arpentent les rues de la métropole. Enfin, et il était temps, des voix autochtones se font entendre en provenance de territoires trop rarement traversés. Et toujours cette recherche formelle propre au genre de la nouvelle. Pour le plus grand bien de notre littérature.

N. B.: L'auteure tient à remercier Georges Desmeules pour son apport à cette rubrique.